



Galsan TSCHINAG

La Fin du chant

Roman traduit de l'allemand
par Dominique Petit et Françoise Toraille



Picquier poche

Extrait de la publication

Galsan TSCHINAG

La Fin du chant

Roman traduit de l'allemand
par Dominique Petit et Françoise Toraille



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Dojnaa, poche n° 279

Titre original : *Das Ende des Liedes*

- © 2001, A1 Verlag GmbH, München
- © 2005, L'Esprit des péninsules
pour la traduction française
- © 2007, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : © Michel Setboun

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN 13 : 978-2-87730-942-4

ISSN : 1251-6007

*Donne ton lait, ton lait blanc, ô Mère !
Eteins le feu, le feu ardent,
Le feu de la soif qui brûle la langue,
La langue de ton pauvre enfant,
Guruj-guruj-guruj !*

Claire et solitaire, la voix de la fillette s'élevait, déchirante. Mais la mère, la jument gris bleuté, gardait la posture qui était sienne depuis la veille : tête baissée, yeux clos ; sa lèvre inférieure touchait presque le poulain mort étendu, rigide, pattes dressées vers le ciel comme les branches d'un arbre mort. L'autre, le poulain vivant, semblait découragé, il n'osait plus s'approcher des mamelles de la mère étrangère. Légèrement tremblant, il restait contre son gré là où on le maintenait fermement : sous le ventre de la jument gris bleuté, et il lorgnait tantôt les tétines, tantôt les sabots

devant lui, qui s'ils n'avaient été entravés, l'auraient depuis longtemps piétiné, massacré. Par intervalles, les yeux de la jument s'ouvraient et s'emplissaient de larmes tandis qu'une sphère claire et translucide enflait au-dessus de chaque pupille, devenait goutte et tombait en scintillant sur le poulain. Mais les larmes ne naissaient pas du chant. Le but des efforts humains était d'établir un pont entre les larmes qui coulaient depuis deux jours et deux nuits, et le chant qui résonnait depuis les premières heures du jour. Entre-temps, l'après-midi était bien entamé, le chant coulait sans toucher les larmes, gaspillé en vain comme celles-ci. La jument restait inébranlable. Intraitable. L'armure sous laquelle elle avait caché son âme d'animal était impénétrable et cette âme que le chant cherchait à émouvoir était inatteignable. Plus encore : les strophes que l'adolescente, tournée vers la jument, improvisait sous forme de mélodie, étaient non seulement incapables de briser l'armure, mais semblaient s'y accumuler en une sorte de couche protectrice qui renforçait sa résistance. Car on pouvait observer un changement dans l'attitude de la jument : alors qu'au début elle s'écartait d'un bond en hennissant et en jouant des sabots quand elle sentait sur

sa tétine les lèvres du poulain étranger, tremblant comme devant un grand danger dès qu'elle flairait son souffle, elle restait à présent immobile et silencieuse, paraissait atone, engourdie et absente.

*Donne ton lait, ton lait blanc, ô Mère !
Eclaire la nuit, la nuit noire,
La nuit des âmes qui pèse sur la vie,
La vie de ton pauvre enfant,
Guruj-guruj-guruj !*

La jument restait sourde, le corps pétrifié, l'âme glacée, elle était une citadelle imprenable, un roc. Et de ce fait, aux yeux de la fillette, ciel et terre paraissaient eux aussi pétrifiés, la forêt avait beau verdoyer, le fleuve s'écouler, le vent souffler, pour elle, tous demeuraient muets et immobiles. Son chant était impuissant. En réalité, on sait bien que la nature, toute cette grande vie alentour, est insensible à la souffrance d'une mère animale, au destin d'un poulain et aux efforts vains d'un être humain.

Un formidable spectacle se déroulait dans les cieux : des nuages étaient revenus, accompagnés d'oiseaux ; accourus de deux points de l'horizon, les uns et les autres semblaient ne pas vouloir s'apaiser – l'impulsion, l'humeur

vagabonde qui les avait poussés jusqu'ici paraissait intacte. Sous la mer de nuages qui s'amoncellent en bouillonnant, les canards gris, les plus petits et les plus vifs de cet essaim bigarré, semblaient au gré de la lumière ou de l'ombre tantôt rayonner de clarté, tantôt se fondre dans l'obscurité, et leur vol illuminait de son éclat enjoué le petit coin de terre qui les avait vus naître et où ils étaient à présent de retour. Les autres espèces, oies rouges et grises, canards rouille, cygnes, mouettes et grues, flottaient elles aussi entre ombre et lumière ; vu d'en bas, de la terre, leur vol avait tout d'un jeu. N'était-ce pas la joie des retrouvailles entre deux formes de vie différentes d'une seule et même matière primitive qui s'exprimait ici à travers mouvements et couleurs ? Encore plein de la fougue de sa naissance, de son origine, le fleuve se précipitait vers la vallée avec tumulte et fracas, éclaboussant de sa légère écume étincelante éboulis et arêtes rocheuses, ainsi que les antiques mélèzes bleu sombre, aux cimes nues, qui avaient poussé comme par bravade au milieu du fleuve où ils se dressaient à présent, inébranlables. Telles des taches plaquées sur le flanc nord des montagnes, à l'abri du soleil, les forêts verdoyaient sous des voiles

bleus diaphanes et bruissaient, donc vivaient, continuant à relever le défi du temps dans la poursuite de leur existence.

Entre fleuve et forêt, sur le flanc caillouteux de la montagne et sur la rive abrupte, se dressait une yourte solitaire ; c'est là, à quelques pas devant elle, au bord de la haie, que se déroulait la scène décrite au début. L'enjeu de cette lutte entre un être humain et un animal était le destin d'une autre bête, dans un premier temps du moins. Un poulain avait perdu sa mère et une jument son petit, et l'on s'efforçait d'accoutumer l'un à l'autre les esseulés pour sauver la vie du petit animal et apaiser la souffrance de la mère. Jetons un premier regard sur la yourte, ses habitants et leur sort : c'était une yourte hexagonale, c'est-à-dire vaste, imposante, harmonieuse et très claire. Pourtant, on aurait dit qu'il lui manquait quelque chose, sans savoir d'emblée de quoi il s'agissait. Cette yourte appartenait à un homme du nom de Schuumur et à ses quatre enfants ; épouse et mère leur avaient été ravies par la mort un an plus tôt. L'adolescente qui luttait avec la jument s'appelait Dombuk et était l'aînée des enfants, elle devait avoir quatorze ans auxquels s'ajoutaient les neuf mois passés dans le ventre de sa mère et le début de

l'année du calendrier lunaire qui venait tout juste de commencer.

*Donne ton lait, ton lait blanc, ô Mère !
Apaise l'amère, amère douleur,
L'affreuse douleur dont le cri sort de la gorge,
La gorge d'un pauvre orphelin,
Guruj-guruj-guruj !*

Même les rochers du Erik-Arga répondaient par leur écho. Seule la jument restait sourde. Les tétines de ses mamelles gonflées pendaient, vides et froides. La jument était morte, comme morte. Le chant s'interrompit. Dombuk dit : « Ça suffit ! », sifflant plus que ne parlant. Elle leva les yeux vers le ciel, posa les deux mains à l'arrière de sa tête, là où deux tresses bleu-noir dépassaient d'un foulard aux tons passés. Elle plissa les yeux qui formèrent ainsi deux traits sombres et passa sur ses lèvres sa fine langue claire. Elle luttait contre les souffrances engendrées par l'antagonisme de deux forces, la haine et la pitié : haine envers cette mère si dure, envers toute dureté, et pitié pour le poulain orphelin, pour tous les orphelins. « Ça suffit ! » répéta-t-elle, comme une prière ardente, ouvrant tout grand les yeux et grinçant des dents. Ses yeux, noirs à l'origine, avaient commencé à prendre un

reflet brun fauve, comme chez toutes les jeunes filles touvas aux cheveux noirs lorsque leur corps se met à se transformer en prévision de leur existence de femme. Mais à présent, ils semblaient de nouveau noirs, noirs et anormalement grands. Ça suffit : voilà qui signifiait momentanément une défaite. Or justement à cause de cela, ce devait être une décision lourde de conséquences pour la jument apparemment résolue à s'abîmer dans son deuil profond.

« Dongur et Tasaj ! » appela Dombuk, quasiment avec l'autorité d'une aïeule, et pourtant du ton éperdu d'une enfant. Deux garçons d'environ cinq et huit ans répondirent à cet appel et surgirent au même moment de la yourte, de part et d'autre de la portière en feutre. Ils arrivèrent en courant, comme pleins d'une joyeuse impatience. Une fois sur place, ils échangèrent un regard, retinrent leur souffle haletant, se firent muets et tout petits. C'est souvent le destin d'une sœur aînée de jouer le rôle maternel auprès des cadets. Elle voit dans l'accomplissement des devoirs d'une mère et dans la reconnaissance de ses droits le couronnement provisoire de ses buts dans l'existence. Ainsi en allait-il pour Dombuk. Il était donc parfaitement naturel qu'elle ait observé d'un

œil inquisiteur le comportement de ses deux jeunes frères. Or, bien qu'elle ait remarqué avec désapprobation qu'ils s'étaient bousculés pour franchir le seuil en même temps, alors qu'il convient de sortir posément l'un après l'autre, elle fit comme si de rien n'était. Et pourtant Dongur, le plus âgé des deux, aurait dû donner l'exemple, au lieu de surgir du mauvais côté, du côté droit de la porte, faute qui aurait largement justifié qu'elle le réprimande.

« Il faut abattre cette charogne ! » dit-elle à ses frères d'un ton sans appel, puis tournée vers la jument : « Tu commences par bouffer ta propre descendance, et voilà que tu veux aussi la perte du rejeton d'une autre mère, bien meilleure que toi, vieille carne ! »

Tout en parlant, elle s'emportait de plus en plus ; écumant de rage, elle se mit à hurler : « Si c'est ce que tu t'imagines, tu vas voir, toi qui n'es bonne qu'à nourrir les loups ! On va t'attacher les quatre pattes à t'en faire craquer les os ! Je te ferai plutôt crever que de te laisser bouffer aussi l'autre poulain, malheureuse ! Nous avons enterré notre propre mère dans la terre froide et noire, l'abandonnant aux vers. Nous n'aurons aucune pitié pour toi, aucune compassion, tu vas voir, tu ne seras plus que

de la merde de loup ! » Hurlant de plus en plus fort à chaque mot, elle finit par étouffer sous les larmes.

Ses frères livides, terrifiés, observaient leur aînée. Sur un signe d'elle, ils s'approchèrent de la jument. Agiles et solides comme de jeunes loups, ils eurent tôt fait d'entraver la bête et de la flanquer à terre d'un seul coup. Tel un arbre qui aurait longtemps hésité avant de s'abattre, elle s'écroula inerte. Tandis qu'on rapprochait et liait ses pattes avant et arrière, elle n'opposa aucune résistance. Tout ce qu'on lui faisait paraissait lui être indifférent, elle gisait comme anesthésiée, comme privée de vie. Seuls ses yeux en éveil restaient fixés sur le poulain mort. Ils semblaient continuer à veiller sur lui jusque dans la mort, débordant de peur et d'amour. Leur regard exprimait un sentiment d'une profondeur telle qu'il ne pouvait émaner que d'une grande force toujours présente.

Les enfants entravèrent la jument aussi solidement que lorsqu'il s'agit de ferrer les sabots d'une bête ou de l'abattre. C'est Dombuk qui tint les pattes fermement pour les lier ensemble avec la lanière résistante en cuir de yak. En accomplissant cette tâche, elle ressemblait plus à un homme qu'à une femme.

Dongur aux cheveux clairs, l'aîné des deux frères, aidait sa sœur avec la soumission d'un chien ; preste comme la belette, il ne lui manquait plus que la force de l'ours, qu'il aurait tant aimé posséder. Le second, Tasaj aux cheveux noirs, tirait sur le licou qui enserrait la tête de la jument, alors même qu'elle gisait sans résistance. Puis ils allèrent chercher le poulain vivant et le traînèrent à reculons tout contre l'arrière-train de la jument. Les deux bêtes étaient ainsi allongées queue contre queue.

Ce qui se déroula ensuite revenait pour l'être humain à intervenir dans les lois de la nature : Tasaj souleva de force la queue de la jument et Dongur s'accroupit, penché en avant ; tenant coincées sous chaque bras deux des pattes du poulain, il s'appuya de tout son poids contre le ventre du petit, tandis que Dombuk entourait de sa queue l'index et le médium de sa main gauche pour les introduire dans le vagin de la jument. Elle agissait à la fois avec force et habileté ; dès que la queue du poulain pénétrait de la largeur d'un doigt, la main reculait, reprenait la queue et la poussait en avant ; les trois enfants accomplissaient leur tâche avec acharnement, soupiraient et haletaient. La jument elle aussi soupirait et geignait, le corps

parcouru de soubresauts, mais ses tressaillements ne pouvaient empêcher les enfants de poursuivre leur entreprise. Aussi restait-elle là, sursautant et soupirant, mais même à présent, ses yeux ne cessaient de fixer d'un regard clair et chaud son propre petit, le poulain mort. Maintenant, la queue du poulain était enfoncée jusqu'à sa racine dans le vagin de la jument. Les garçons lancèrent un regard interrogateur à leur sœur qui se releva, baissa les yeux sur la jument allongée et se mit à chanter :

*Donne ton lait, ton lait blanc, ô Mère !
Voici le petit sorti de ton corps brûlant,
Chair de ta chair, sang de ton sang,
C'est le tien, ne l'oublie jamais,
Guruj-guruj-guruj !*

C'était un chant difficile, nerveux et saccadé. Dombuk n'attendit même pas une éventuelle réaction de la jument, elle jeta un ordre bref : « On continue ! » Cela voulait dire rapprocher à présent le corps du poulain du vagin de la jument et le frotter tout entier contre lui. Il fallait lui faire prendre l'odeur de la mère. Ils laissèrent le poulain se relever, une fois tout trempé. Les garçons l'emmenèrent dans une direction cachée à la jument, puis ils firent un détour afin de le ramener derrière la yourte.

Ils l'y attachèrent à un pieu. De retour, ils emportèrent le poulain mort pour le déposer lui aussi au même endroit, mais ils s'y prirent autrement, ils le traînèrent par le chemin le plus direct, sans se presser et de manière ostentatoire. Une fois un peu éloignés de la yourte, ils dépouillèrent l'animal et recouvrirent le poulain vivant de sa peau encore humide, queue comprise, attachant le tout solidement. Ils obéissaient ainsi aux ordres de leur sœur. La jument qui était restée auparavant immobile, comme privée de vie, le regard cependant fixé sur son poulain mort, veillant sur lui dans la mort et même au-delà, se mit à se débattre, faisant appel à ses dernières forces. Elle commença à s'alarmer lorsque les garçons empoignèrent le poulain mort par les pattes : un tressaillement la parcourut tout entière, sa tête se redressa violemment, retombant aussitôt lourdement sur le sol, un hennissement pitoyable retentit ; elle recommença et recommença jusqu'à parvenir même à se hisser sur ses pattes entravées. Elle resta ainsi debout un moment, le corps tremblant, la gueule en sang, les yeux ardents et affolés. Elle aurait peut-être tenu ainsi plus longtemps si elle n'avait pas voulu plus, si elle s'était contentée de trouver un équilibre et de le

conserver. Mais elle voulait davantage, elle voulait se précipiter à la suite de son poulain entraîné loin d'elle, elle tenta donc de bondir et retomba. Elle ne parvint pas à renouveler son précédent exploit. Pourtant, elle ne cessait d'essayer et d'essayer encore de se remettre sur ses pattes. Elle faisait un tel effort que ses articulations grinçaient, ses os craquaient, ses tendons et ses muscles frémissaient sous sa peau en formant des centaines de nœuds ; sa tête se dressa brusquement, puis retomba sur le sol ; on entendit un hennissement, tel un cri de désespoir, un appel au secours peut-être. Mais tout, tout était vain. La lanière en cuir de yak qu'on avait exposée au gel, comme il se doit, puis trempée longuement dans la graisse de loup et assouplie progressivement sous les coups légers et réguliers d'une racine de bouleau, ne cérait pas. En revanche, les pattes de la jument étaient en sang, sa peau blessée par le frottement de ce lasso d'une invincible résistance : la volonté d'une mère de défier à tout prix le destin n'était pas de taille contre pareil lien.

Dombuk observait la scène. Elle se faisait l'effet d'un juge. Satisfaction et pitié l'environnèrent. Pour finir, ce fut la pitié qui l'emporta sur la satisfaction dans la frêle poitrine de la

fillette, et elle ordonna à ses frères d'approcher. Il était temps de délivrer la jument de ses entraves. Mais la libérer des liens que cet animal de grande taille avait étroitement resserrés dans sa détresse extrême était un travail terriblement pénible. Des mains d'enfants en étaient incapables. Il fallait qu'un adulte, que leur père arrive. Mais où était-il donc, où était passé leur père ?

Schuumur était en chemin depuis des heures et cela faisait longtemps déjà qu'il avait hâte de rentrer. Mais il ne voulait pas revenir sans bêtes de somme. C'est d'ailleurs pourquoi il avait dit le matin même à ses enfants qu'ils resteraient tous là, sans doute pour y passer l'été. Il avait jeté ces paroles d'un ton fâché, en réponse à Dombuk qui demandait avec impatience combien de temps ils allaient vivre encore aussi seuls, loin des yourtes et des gens. Tout en parlant, il avait mis son fusil à l'épaule et s'était élancé sur sa selle. Mais par la suite, en route vers les marmottes des trois Chörleet, il avait croisé un cavalier qui remontait la vallée. Et ce dernier lui avait appris que Gulundshaa se dirigeait vers Erik-Arga avec sa yourte. Le cavalier le lui avait dit comme en passant, tout en tripotant la courroie à l'arrière de sa

selle, mais il lui avait jeté un regard de biais en esquissant une grimace. Et ce regard, cette grimace avaient l'air d'une question : alors, tu es content ?

Pour Schuumur, la nouvelle fut comme un éclair dans un ciel serein. Il s'éloigna sans mot dire, le souffle coupé. Il ne retrouva ses esprits qu'à quelques longueurs de lasso. La première idée qui se présenta à son esprit fut : fuyons ! Cette idée se renforça : s'en aller, s'échapper ! Le plus vite possible ! Mais où trouver sans tarder les bêtes de somme, trois chameaux, ou plutôt quatre, à défaut six bœufs, voire des chevaux ? Et s'il dénichait des bœufs ou des chevaux, qui les chargerait ? Il quitta bientôt le chemin pour s'éloigner vers la droite en direction des deux Doshangty. Il poursuivit ensuite vers Charaaty, dans la vallée derrière la crête, où se trouvait le centre du pays. C'est là où s'étaient toujours installés la plupart des *aïl*. Schuumur avait décidé d'y demander des bêtes de somme à des parents ou connaissances.

Il était né dans cette partie de l'Altaï occupée plus tard par des Kazakhs et des Urianchais, puis par des Kazakhs, des Russes et des Chinois et pour finir quasiment par des Chinois seulement. Il était l'aîné des trois fils de Gonsat, de la tribu des Chara-Chöjük ; doté

d'une bonne constitution, il avait connu une enfance brève. Il avait encore ses dents de lait lorsqu'il avait confié à ses plus jeunes frères le troupeau de moutons dont il avait la garde pour se consacrer essentiellement à la chasse. A l'âge de onze ans, il avait tué une marmotte d'un coup de poing sur le museau. Fuyant son père qui l'avait blessée et mutilée, la bête avait cherché refuge auprès de l'enfant : elle avait rampé jusqu'à lui et s'était glissée sous son *lawschak*. C'est peut-être l'instinct qui avait fait croire à l'animal qu'il pouvait attendre un secours d'un être encore jeune. Mais celui-ci l'empoigna par la nuque de la main gauche et lui flanqua de la droite un coup sur le museau. Avant de serrer son poing, il avait pris au creux de sa main un caillou de la taille d'une crotte de chameau, puis il avait bien visé. Le coup fut mortel. Le père avait assisté à la scène sans mot dire. Schuumur non plus n'en parla pas, ni sur le moment, ni une fois rentré chez lui. Cette année-là, on lui donna sa première arme à feu, une *Schyitin*, comme les gens disaient, et il eut droit aussi à son propre cheval. Gonsat avait acheté la carabine à un négociant russe en échange de cinq yaks adultes, quant au cheval, un alezan de trois ans, il faisait partie de ceux du troupeau destinés à n'être à aucun prix

vendus ou échangés. La joie de Schuumur fut grande, de loin la plus grande qu'il eût jamais éprouvée et éprouverait jamais, mais une fois encore, il ne dit mot, resta sombre et renfermé. Il avait seize ans quand il lui fallut se marier. La femme qu'on mit dans son lit s'appelait Dshajnaasch ; âgée de tout juste quinze ans, elle avait des cheveux clairs comme le soleil. Il aurait volontiers refusé de la prendre dans son lit, mais ne le fit pas, sachant bien que cela n'aurait eu aucun sens. Longtemps, il ne put s'habituer à elle, mais il ne voulait pas non plus la tenir à distance : ne lui avait-elle pas été donnée ? D'ailleurs, elle ne lui était pas indifférente, surtout la nuit quand il ne voyait ni ses cheveux jaunes ni ses yeux ronds de chouette aux reflets verts. Il sentait trembler légèrement son corps ferme et chaud et en éprouvait parfois de la joie. Une nuit, il lui sembla remarquer un petit renflement au milieu de ce corps mince de jeune fille, juste au-dessus du bas-ventre. Le renflement demeura et augmenta ; longtemps, il se demanda s'il devait en être triste ou joyeux. Vint l'enfant, une petite fille. C'est lui qui l'accueillit dans la vie. Cette chose gluante et sanguinolente entre les mains, il resta un instant comme pétrifié par la peur et le dégoût.

Mais elle poussa un cri et se mit à gigoter. Cela dut susciter en lui un sentiment jusqu'alors inconnu, car dégoût et peur furent comme balayés. Il lui sembla sentir couler dans ses veines du feu au lieu du sang. Et c'est avec l'amour d'un père qu'il s'occupa du nouveau petit être. Ce ne lui fut pas plus difficile qu'à tout autre membre de cette tribu de bergers : qui n'avait pas déjà aidé une brebis ou une femelle yak à mettre bas, à faire naître plus d'un agneau ou d'un petit yak, essuyant les mucosités sur leur mufle et coupant le cordon ombilical ? Qu'il s'agisse d'hommes ou de moutons, la vie dans ses grandes lignes était soumise à une seule et même loi.

Comme cela fut dit plus tard, l'amour paternel de ce garçon encore mineur était en soi plein de contradictions et de troubles. Le premier se manifesta lorsque Schuumur s'aperçut de la couleur des cheveux de son enfant. Ils étaient clairs. Des cheveux jaunes, constata-t-il avec chagrin, plein d'amertume et de déception. Certes cela passa, car il comprit que l'enfant ne pouvait rien à la couleur de ses cheveux et de sa peau, personne n'y pouvait quoi que ce soit. Mais l'idée que son propre sang n'avait pas été déterminant pour la fillette, et que les enfants à venir seraient marqués eux

Extrait de la publication

Sous le ciel de cristal du Haut Altaï, quelque part dans les lointaines steppes d'Asie centrale... *La Fin du chant* déroule des images d'une beauté et d'une cruauté insensées : des plaines infinies et silencieuses ; une jument prostrée devant son poulain mort-né ; des peuples nomades – Touvas et Kazakhs – qui se massacrent pour un bout de vallée où dresser les yourtes ; des hommes ténébreux, un peu bandits ; des femmes fières, solides comme des pierres sans âge ; et cette gamine hardie, qui défie l'hostilité des lieux, commande bêtes et gens pour la survie de tous... C'est un hymne à la fugacité du temps, à la fragilité d'une culture, un livre-frontière entre un monde qui se meurt et un autre qui s'en vient. (Martine Laval, *Télérama*.)

Tout est beau, d'une beauté sauvage, dans ce livre âpre venu de Mongolie et porté par le grand vent de la steppe... On a l'impression de lire un conte, d'écouter une complainte. Une prose orale, jaillie de la nuit des temps... On n'en dira pas davantage. Chez les Touvas, en effet, on prétend qu'il ne faut raconter à personne les rêves heureux qu'on a faits, et *La Fin du chant* est l'un des plus beaux rêves que la littérature d'aujourd'hui nous offre de vivre. (Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*.)

6,50 €

PICQUIER & PROTIERE

harmonia mundi
diffusion livres

www.editions-picquier.fr



9 782877 309424



Extrait de la publication

Picquier poche